

CHRISTIAN MALARD

DANS LE SECRET DES MAÎTRES DU MONDE

Kadhafi, Moubarak, Poutine,
Bush et les autres

Avec la collaboration de Jean-Éric Perrin

Livre publié sous la direction
de Patrick Ulanowska

Éditions de La Martinière

ISBN 978-2-7324-5252-4

© 2012, Éditions de La Martinière
Une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
Connectez-vous sur :
www.lamartinieregroupe.com
Dépôt légal : mars 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon fils, Christophe, handicapé moteur, à mon épouse, Paule,
à ma famille et aux familles des handicapés qui se battent
pour que ces derniers soient mieux traités et insérés
dans un monde de plus en plus égoïste.*

*Remerciements particuliers à mon confrère
et ami Roland Escaig qui m'a incité à écrire ce livre,
à ma consœur Laurence Lemoine, à l'origine de ma rencontre
avec les Éditions de la Martinière, ainsi qu'à mes amis,
confrères et consœurs Bernard Vaillot, Philippe Vilamitjana,
Ludovic Fossard, Magalie Forestier, Marie Delachaume
Catherine Berthillier avec lesquels
j'ai vécu de belles aventures audiovisuelles.*

Introduction

En juillet 1974, après deux années passées au Canada anglais, RTL m'a ouvert ses portes. Ou plutôt quatre personnages de la première station de radio de France se sont intéressés à ma façon de travailler à l'anglo-saxonne et m'ont donné ma chance. Parmi ces quatre personnages, un seul est encore en vie aujourd'hui. Il s'agit d'une « grosse tête » qui s'appelle Philippe Bouvard. Les trois autres – le grand patron d'alors Jean Farran, Jacques Paoli, un présentateur hors pair, et mon mentor en politique étrangère, Georges Penchenier, ancien de « Cinq colonnes à la une » et du *Monde* – m'ont appris ce métier. Je n'oublierai jamais ce que je leur dois.

J'ai passé treize belles années au sein de cette honorable station, puis est arrivée l'aventure de La Cinq qui n'aura duré que cinq ans. Avec les Duhamel, Hébert, Bourret, Durant, Schneider, Lefebvre et tous les autres confrères, j'y aurai vécu les meilleurs moments de ma carrière.

Une fois cette chaîne morte et enterrée, le 12 avril 1992, deux hommes m'ont évité les affres du chômage et m'ont remis aussitôt sur les rails en me proposant le même poste d'éditorialiste de politique étrangère à France 3. Il s'agit d'Hervé Bourges, l'un de mes anciens PDG, d'Alain Denvers et de Pascal Josèphe, que je n'oublie pas. Depuis juillet 1992, je suis resté attaché à France 3, une chaîne souvent

incomprise, malmenée et méprisée. L'électron libre que j'ai toujours été y exerce son métier d'éditorialiste en toute liberté. Qui plus est, la direction de l'information m'a toujours permis d'en être l'ambassadeur sur des chaînes étrangères qui ont pour nom CNN, BBC, BBC World, Al Jazeera English et Al Arabiya.

À 62 ans, même si mon avenir journalistique est en partie derrière moi, j'aime ce métier, je garde le *fighting spirit* (l'esprit du combat) cher aux Anglo-Saxons, aux Canadiens en particulier qui ont aussi contribué à ma formation.

Je ne regrette rien de ce que j'ai fait, bien au contraire. Certes, depuis mes débuts en 1974, le monde a bien changé. De nombreux séismes ou tsunamis politiques et économiques l'ont ébranlé. Il mettra beaucoup de temps à s'en remettre.

Loin du bling-bling, du show-biz médiatique et des intrigues politiques que j'exècre, loin d'une forme de médiocratie naissante, je m'efforce de m'inscrire en faux contre le « fast-food audiovisuel » qui nous a envahis. Dans un monde en pleine évolution, voire en pleine révolution, il faut savoir prendre du recul et garder son sang-froid. Ce n'est pas toujours simple dans le contexte actuel. En tout cas, j'ai décidé de positiver même si mon père, grand résistant de la Seconde Guerre mondiale, m'a toujours mis en garde contre la connerie humaine, dont il pensait qu'elle est la chose la mieux partagée au monde. Bref, la télé ne m'a pas rendu fou, comme dirait Bruno Masure.

La technique du FTCH (*friendly telephone call harassment*), le harcèlement téléphonique amical que m'ont enseigné les Anglo-Saxons, m'aura permis de rencontrer et d'interviewer plusieurs fois sept présidents américains et leurs secrétaires d'État, trois présidents russes, huit premiers ministres israéliens, l'ayatollah Khomeiny et les

principaux chefs d'État arabes, anciens et actuels, renversés ou pas, sans oublier quelques Européens.

Entre conversations privées, interviews et anecdotes, je me propose de vous faire partager une partie de leur univers, pour mieux comprendre leurs façons d'être et d'agir. Après tout, on réalise que ces dirigeants de la planète sont des mortels qui, comme nous, au bout du chemin, quitteront ce monde les pieds devant. Qu'auront-ils eu de plus que les citoyens que nous sommes ? Le pouvoir, me direz-vous. Oui, certes, mais avec tous les tracas, les ennuis qui y sont inhérents.

Dans le monde dans lequel nous vivons à présent, avec une actualité qui chasse l'autre à grande vitesse, leur pouvoir est de plus en plus fragile et éphémère, comme nous le montrent les révolutions arabes. Plus que jamais les chefs d'État doivent comprendre qu'ils sont là pour servir le peuple qui les a élus, même si les clivages culturels existeront toujours d'un continent à un autre. La *res publica* (la chose publique) doit être source d'équilibre entre le pouvoir en place et le peuple. Si l'on ne restaure pas au plus vite la liberté de pensée et d'action du citoyen, les convulsions à l'échelle mondiale seront de plus en plus nombreuses.

Il est fini le temps du pouvoir pour le pouvoir. Les opinions publiques sont loin d'être idiotes. Elles veulent à juste titre plus d'honnêteté, de transparence et de respect de la part de leurs dirigeants. Ceux dans le monde arabe et en Afrique qui n'ont pas compris cela feraient bien de méditer et d'agir dans le bon sens avant qu'il ne soit trop tard. Le problème, aujourd'hui, c'est qu'il est plus facile d'abattre une dictature que de bâtir dans la foulée une démocratie au sens où nous l'entendons. George W. Bush a commis l'erreur de vouloir imposer à l'Irak une démocratie

de type occidental qui n'a rien à voir avec la culture arabo-musulmane. Les Occidentaux doivent aussi arrêter de s'ériger en donneurs de leçon et en juges. Nous ne détenons pas plus que les autres la vérité.

Mouammar Kadhafi

L'illuminé de Bab Al-Azizia

Kadhafi. Un gros morceau ! Je l'ai rencontré à deux reprises à Tripoli. Mais j'ai également réalisé avec lui deux interviews par satellite, dont l'une qui valait son pesant de cacahuètes ! Ma première rencontre a eu lieu en septembre 1980. Il était au pouvoir depuis onze ans. J'étais en Libye au moment du onzième anniversaire de cette révolution, qu'on appelle la « Jamahiriya ». C'est à ce moment précis que je suis donc venu avec mon équipe enregistrer une double interview, pour RTL Radio et RTL Télévision. À notre arrivée à l'aéroport de Tripoli, les représentants du pouvoir nous apprennent que nous avons rendez-vous avec le « Guide » le lendemain matin et qu'il faudra être prêt très tôt. Le lendemain, à 7 h 30, branle-bas de combat à l'hôtel où nous résidons, au bord de la mer. On nous annonce que nous verrons le Guide à 9 heures. J'allais comprendre rapidement que le temps n'était pas perçu de la même façon chez nos amis du monde arabe, et que nous aurions dû le savoir depuis longtemps, nous autres Occidentaux...

Les heures passent. Personne... 9 heures. 9 h 30. Je laisse deviner un début d'énervement : « Mais enfin, que se passe-t-il ? » C'est alors que commence la valse des jus d'orange, des thés, des cafés, pour nous faire patienter (« *Tea, coffee, Sir ?* »)...

10 heures. 11 heures. Midi. Que faire ? On nous avait amenés en minibus, impossible de repartir seuls. Nous n'avions d'autre choix que celui de rester là, d'attendre en regardant les vagues danser sous le soleil et en buvant des litres de thé ou de café... L'après-midi passe, puis on reçoit enfin un coup de téléphone : « Il faut vous tenir prêts ! » Il était alors 19 heures ! Soit dix heures après l'heure fixée pour le rendez-vous... On vient donc nous chercher dans de grosses voitures noires (pas exactement des limousines, mais cela y ressemblait) et l'on démarre, sans connaître notre destination. À bord, nos accompagnateurs nous rassurent : « *You are going to meet the Guide.* » (« Vous allez rencontrer le Guide. ») D'accord. Au bout d'une demi-heure de parcours, je réalise qu'on revient dans Tripoli et qu'on s'arrête dans ce qui ressemble à une université. Puis on nous entraîne jusque dans une grande salle dotée de ce qu'il faut bien appeler une fausse bibliothèque. Kadhafi avait fait construire une fausse bibliothèque, uniquement pour les besoins de l'interview ! Est-ce pour cela que nous avons attendu dix heures ?

Le Guide arrive enfin, en gandoura blanche, accompagné de cinq ou six amazones, ses « gardes du corps », des femmes dont certaines étaient d'une grande beauté, des blondes, des brunes aux yeux verts, aux yeux bleus, toutes en treillis kaki, entourant le Guide drapé de blanc. Kadhafi s'assied, nous souhaite la bienvenue en arabe (nous avons un interprète qui traduisait en simultané). Puis les amazones se disposent à même le sol autour de lui, faisant comme un cercle sacré pour le garder. Je me suis dit que c'était un peu bizarre mais qu'on allait devoir enregistrer notre interview avec les amazones à l'image. Alors que nous préparons la caméra, Kadhafi échange des propos avec l'une d'elles puis, soudain, il détache de son bras

gauche un bracelet en or et le fait rouler à même le sol dans sa direction. Je me retourne vers l'interprète :

– Pourquoi le Guide donne-t-il ce bracelet à cette garde du corps ? Il y a une symbolique ?

– M'sieur, c'est pour bons et loyaux services au Grand Dieu.

– Mais que veut dire « bons et loyaux services » ?

Je n'ai pas eu d'explication. Kadhafi a récompensé l'une de ses belles, cela lui faisait plaisir...

On commence à évoquer l'interview et je dois dire que ma vision de Kadhafi est une fois encore confortée : ce type vit sur une autre planète ! C'est une espèce de fou, un malade, « parti ailleurs » depuis longtemps, un type fantasque au comportement étrange et imprévisible. Et la suite de nos rencontres me le confirmera amplement. En l'écoutant, ce jour-là, j'ai l'impression d'entendre Fidel Castro. J'étais venu lui poser des questions précises sur la Libye et sur son rôle dans le monde arabe et vis-à-vis de l'Afrique. Kadhafi voulait devenir le « De Gaulle de l'Afrique ». Il faut savoir, et c'est important, qu'il a toujours été détesté par la plupart de ses pairs arabes, qui lui reprochaient cette imprévisibilité. À leurs yeux, il n'était pas sérieux, trop loufoque, c'était quelqu'un de peu fiable, changeant sans arrêt de point de vue. Kadhafi s'est donc retourné vers le continent, en sachant qu'avec l'argent du pétrole libyen il pouvait arroser un certain nombre de pays africains où il était par contre très bien vu. Il pouvait certes aider à éradiquer la pauvreté, en intervenant par exemple au Mali, mais aussi récupérer des jeunes pour les enrôler dans ses bataillons au Sénégal, au Tchad...

Ce jour-là, il répondait à nos questions, mais au lieu d'être concis, de donner une réponse précise à une question précise, il partait à chaque fois dans le délire kadhafien

et l'on avait effectivement l'impression d'entendre un discours de Castro. En 2011 encore, quand je l'ai vu parler à la télévision, juste avant les premières attaques sur la Libye avec les offensives de l'armée de l'OTAN, c'est Chávez, le Vénézuélien, que j'entends. Une dialectique incompréhensible, tirée de son petit livre vert, totalement surréaliste !

Il nous l'a sacrément « vendu », son petit livre vert ! C'était le « livre modèle », le livre de la révolution libyenne, contenant des propositions parfois surprenantes. Par exemple : le petit livre vert impose que si une maison est libre, si ses occupants sont partis en vacances, en déplacement ou ailleurs, chaque Libyen a le droit de l'occuper, elle devient la sienne. Les Occidentaux qui habitaient là-bas me racontaient qu'ils ne partaient jamais en même temps en vacances et qu'ils s'arrangeaient pour garder la maison des uns et des autres quand certains devaient s'absenter. Autrement, ils pouvaient revenir et trouver leur maison occupée légalement ! En revanche, Kadhafi a fait en sorte que la manne pétrolière soit bien distribuée. En Libye, je n'ai vu de pauvres, ni à Benghazi, ni à Tripoli où je suis allé plusieurs fois, ni à Misrata, la ville où l'on fabrique les tapis. Le plus petit salaire y était supérieur à notre SMIC français. C'est un point positif pour Kadhafi, on ne peut pas le lui enlever.

L'entrevue dans la fausse bibliothèque fut donc ma première rencontre avec Kadhafi. Notre deuxième entrevue intervint à un moment très important. Février 1984. Notre ministre des Affaires étrangères de l'époque s'appelait Claude Cheysson. Il avait été dépêché à Tripoli par le président François Mitterrand pour y rencontrer Kadhafi dans la fameuse caserne de Bab Al-Azizia (maintes fois bombar-

dée en 2011) en plein centre de la ville. C'était le quartier général du pouvoir, un bastion, une forteresse. Cheysson était venu négocier avec Kadhafi sa non-ingérence dans les affaires tchadiennes. À l'époque, la France était impliquée dans le conflit du Tchad, avec Hissène Habré, et les Libyens avaient compliqué la tâche en soutenant un troisième homme, Goukouni Weddeye. Cheysson avait donc passé la journée avec Kadhafi, puis il était rentré en Mystère 50 à Paris. Nous, les journalistes présents (TF1, Antenne 2, FR3, une seule radio, RTL, dont j'étais le journaliste, mais aussi *Newsweek* et une chaîne américaine qui avaient dépêché un reporter), nous logions dans un bel hôtel sur la place Verte de Tripoli. Les autorités libyennes nous avaient ainsi sous la main. En milieu d'après-midi, un officiel libyen de la communication vient nous voir.

– Messieurs, le Colonel vous attend dans la caserne de Bab Al-Azizia. Il vous offre une mini-conférence. Il va s'exprimer pendant une heure environ.

Cette fois, pas d'attente interminable. On s'installe autour d'une table dans une salle de la caserne. Nous étions huit. Et l'on voit arriver le Colonel vêtu d'un treillis kaki, avec une fermeture Éclair qui part du dessous du cou jusqu'en bas du corps. Il s'assied, avec trois collaborateurs autour de lui. On parle du Tchad, on évoque ses entretiens avec Claude Cheysson, ses différends avec la France, comment on peut les résoudre. Des questions de fond auxquelles il essaie de répondre tant bien que mal même si, comme d'habitude, c'est toujours alambiqué avec lui.

J'avais pour voisine une de mes consœurs, Mémona Hintermann, originaire de La Réunion. C'est une fille qui a toujours été une battante, quelqu'un de volontaire dans ce métier. Nous sommes devenus très amis, mais on se connaissait à peine à l'époque. Au cours de la conférence, je

remarque que le Colonel a le regard rivé sur elle et, en aparté, je lui souffle :

– Écoute, je vais te dire un truc, j'ai un mauvais feeling. J'ai l'impression que le Colonel a jeté son dévolu sur toi... Tu veux que je te dise la suite ?

– Quoi ? me souffle-t-elle à son tour, l'air inquiet.

– Le plus souvent, quand il a repéré une femme journaliste, il lui propose une interview en privé, en tête à tête, par l'intermédiaire de ses collaborateurs.

– Arrête ! Mais non !

– Écoute, Mémona, je ne suis pas prophète, mais on verra...

La conférence continue. On parle toujours du Tchad. Quand la conférence touche à sa fin, je constate que je ne me suis pas trompé... Je vois un des conseillers de Kadhafi s'approcher de Mémona et lui glisser : « *The Guide would be very happy to grant you a private interview.* [Le Guide serait très heureux de vous accorder une interview privée.] » Mémona se tourne vers moi et me demande : « Comment as-tu senti ça ? » Je lui réponds que la question n'est pas de savoir si j'ai pressenti le truc ou pas, mais de savoir ce qu'elle va décider de faire. Je la sens un peu paniquée mais, comme elle est volontaire, qu'elle aime son métier, que c'est une passionnée, je lui dis : « Il y a deux solutions. Je pense qu'on a vraiment fait le tour de la question ici. Nous avons toutes les informations dont nous avons besoin, mais si tu penses que vis-à-vis de tes concurrents, TF1 et Antenne 2, tu peux avoir plus par le biais de son interview privée, n'hésite pas. Il faut y aller ! Mais c'est à toi de décider. Je ne peux pas le faire pour toi. En mon âme et conscience, je pense qu'on a tout eu. Je ne sais pas ce qu'il va te dire de plus... » Elle hésite un instant, puis elle me dit : « Allez, on y va ! »

Notre petit groupe de journalistes est alors reconduit vers un minibus et l'on repart à l'hôtel, au centre-ville. Je vois Mémona monter à bord d'une Peugeot 604 blanche pour s'en aller vers une autre destination à l'intérieur de cette immense caserne de béton, accompagnée d'une jeune et jolie Algérienne, blonde aux yeux bleus, qui servait d'interprète, ainsi que de Kadhafi en personne, dans son treillis kaki.

Nous sommes arrivés à l'hôtel vers 19 heures, si mes souvenirs sont exacts. On commence à échanger nos points de vue avec les confrères et, une heure après environ, alors que nous dînions, on voit Mémona Hintermann revenir en pleurs, son rimmel coulant partout sur ses joues, toujours flanquée de son interprète algérienne.

– Que s'est-il passé ?

– Je vous parlerai plus tard, jette-t-elle. Laissez-moi me débarrasser de l'interprète !

Elle fait mine de monter dans sa chambre, l'interprète la suit des yeux puis s'éclipse. Quelques minutes plus tard, Mémona revient vers nous, toute tremblante. Elle nous dit : « Kadhafi a tenté de me violer ! »

– Quoi ? Raconte !

On se pose, elle nous raconte...

– La 604 nous a déposés devant un escalier. Le chauffeur est resté dans la voiture. Kadhafi, l'interprète algérienne et moi-même sommes montés au premier étage. Là, l'interprète me dit qu'il faut qu'elle se refasse une beauté dans la salle de bain et quitte la pièce... En fait, elle est partie !

Mémona regarde autour d'elle et découvre qu'ils sont dans une chambre.

– Il y avait un lit avec des draps roses et de la dentelle blanche, des étagères remplies de cassettes de films porno-

graphiques et de parfums Guerlain, Chanel, Dior, toute une gamme de parfums de luxe, français bien entendu.

Le Colonel est seul avec elle. Plus d'interprète, plus de chauffeur, plus de témoin ! Il commence à baisser la fermeture éclair de son treillis. Mémona, dans la panique, remarque une énorme cicatrice au-dessus du cœur. Dans le passé, il y a eu des tentatives d'assassinat sur Kadhafi. Aurait-il été touché à cet endroit par une arme blanche ou s'agit-il de quelque intervention chirurgicale ? Le Colonel commence à tenter d'approcher Mémona, ses intentions sont claires.

– Je ne sais pas comment ça m'est venu, raconte-t-elle. C'est le bon Dieu qui m'a sauvée. Je lui dis : « *I am in my period ! [J'ai mes règles !]* » Et le Colonel, pris d'un accès de furie, s'écarte en criant : « *Get out of here ! Next time you come here, be in a better mood ! [Fous le camp d'ici ! La prochaine fois, sois de meilleure humeur !]* »

Mémona voit alors réapparaître l'interprète algérienne et le chauffeur, qui la ramènent à l'hôtel.

Un long silence succède à ce récit. Puis je dis à mes confrères qu'on ne peut pas laisser l'affaire en l'état. Il s'avère que l'ambassadeur de France en poste à Tripoli à l'époque était un de mes amis : Christian Graeff, grand arabophone, ami personnel de Michel Rocard. Son épouse, également diplomate, néerlandaise d'origine, spécialiste de la femme musulmane, connaissait bien Mme Kadhafi, une infirmière dont le colonel était tombé amoureux lors d'un séjour à l'hôpital. J'appelle Christian Graeff, je lui dis que nous sommes face à une affaire grave et lui demande s'il peut venir de toute urgence à l'hôtel.

L'ambassadeur arrive quelques minutes plus tard et Mémona lui raconte tout.

– Oui, c'est grave, confirme-t-il. Je pense que Claude Cheysson est encore en route pour Paris. Il faut attendre que son avion se pose, on va l'appeler tout à l'heure.

Puis, un ton plus bas, Christian Graeff me confie : « Voilà comment on va procéder. Je vais appeler Claude Cheysson pour faire le point. Vous allez vous relayer à trois ou quatre devant la chambre de Mémona pour la nuit. On ne sait jamais, il faut assurer sa sécurité. Demain matin, je vais vous accompagner à l'aéroport telle une délégation officielle. Vous allez être encadrés par nos services de sécurité et vous prendrez le vol Tripoli-Paris, via Zurich. »

Graeff parvient à joindre Claude Cheysson vers 23 heures. Sitôt briefé, le ministre lui indique qu'il va informer le président Mitterrand. Je crois qu'il l'a eu le soir même, vers minuit. Mitterrand a demandé plus tard que Mémona vienne le voir à l'Élysée, en tête à tête, pour lui relater tous les faits, tels que nous les avons appris d'elle.

Nous sommes donc repartis le lendemain matin sous la garde des services de sécurité de l'ambassade. Quand nous avons décollé vers 10 heures à destination de Zurich, nous avons bu le champagne dans l'avion, heureux, avec l'impression (Mémona surtout) d'être sortis d'un cauchemar et d'un mauvais pas. Plus tard, j'appris que Kadhafi avait déjà tenté de violer une de mes consœurs américaines, la correspondante de *Newsweek* à Rome, en 1983.

Par la suite, je sais que Mémona a vu le président Mitterrand, lequel lui demanda à l'époque de ne pas trop s'étaler sur la place publique parce que c'était une affaire d'État.

Lorsqu'en 2010 Kadhafi a été reçu par Nicolas Sarkozy à l'Élysée et qu'on a dressé sa tente dans les jardins de la résidence Marigny, avec ses chèvres pour lui apporter son lait quotidien, je peux vous dire que Mémona était déchaînée, et je me mets à sa place. Elle a tenu à couvrir avec nous la

visite de Kadhafi, mais elle n'a pas manqué à sa façon de régler ses comptes dans les médias en mémoire de ce passé douloureux. Comme je la comprends !

En avril 1986, Ronald Reagan avait décidé de donner une leçon à Kadhafi qui, estimait-on, soutenait les mouvements terroristes et possédait des armes nucléaires. À l'époque, je m'étais lié d'amitié avec Donald Hilbert, l'attaché militaire américain, un général quatre étoiles en poste à Paris dans les années 1983-1987 et qui est aujourd'hui retraité.

Reagan avait donc décidé d'envoyer ses bombardiers frapper la fameuse caserne où nous avions tourné cette interview à grand spectacle. Il fallait que les Américains demandent secrètement l'autorisation au président François Mitterrand de survoler le territoire français. Officiellement, Mitterrand a toujours dit qu'il n'avait pas donné son accord. Mais mon ami le général Hilbert m'apprit qu'il avait eu une entrevue très secrète à Paris avec Mitterrand, en présence du numéro un de la CIA de l'époque, Vernon Walters. C'était un personnage extraordinaire, un francophile qui parlait le français comme vous et moi, avait un petit appartement sur les Champs-Élysées et aimait manger des boules de gomme (c'était sa passion). Je l'ai bien connu plus tard, après qu'il eut quitté la CIA. Hilbert a fait preuve d'une confiance aveugle en moi. À la veille du bombardement, il me dit : « Christian, c'est pour cette nuit, on y va ! » Je ne cessais de dire à mes confrères de RTL : « Vous allez voir, ils vont bombarder la caserne de Kadhafi. À mon avis, c'est pour cette nuit ! » Comment les convaincre alors que je ne pouvais pas citer mes sources ! Le lendemain matin, on me félicite : « Dis donc, tu avais vu juste ! »

Un peu plus tard, en 1988, l'actualité de la région était toujours de la même teneur : le Tchad, les problèmes avec la France, des rapports turbulents, un manque de confiance, etc. Depuis juillet 1987, j'avais quitté RTL pour La Cinq. Le 31 décembre 1988, à la veille du nouvel an, Marie-France Cubadda, une des présentatrices du 20 heures avec Guillaume Durand, présentait le journal du soir, et nous avions Kadhafi par satellite pour une interview. Ça a été épique, voire complètement surréaliste. Le Colonel était là, sur nos écrans de contrôle, en train d'attendre durant les réglages.

– *Colonel, we arrre on the airrr, can you hearrr ?* [Colonel, nous sommes à l'antenne, vous nous entendez ?]

Tout le monde s'amusait quand je prenais mon accent *Arabic English*, mais c'était le seul moyen pour qu'il me comprenne ! Cependant, là, pas de réponse. On voyait bien qu'il jouait avec nous, comme s'il voulait nous narguer. Kadhafi avait envie de prendre son temps, de ne pas se plier au rythme des Occidentaux, de les faire attendre. J'avais attendu dix heures ? Ce n'était rien ! Je connais quantité d'équipes américaines (ABC, CNN, BBC) qui l'ont attendu une semaine ! On leur avait annoncé Tripoli et, finalement, cela se passait dans le désert de Syrte, sous la tente ! Il aimait bien ce genre de vexation. Narguer les Occidentaux était même son jeu favori. Et ce soir-là, il nous a nargués jusqu'au point de rupture ! On a finalement pu avoir un semblant de conversation sur le Tchad dans ces conditions épiques. Pour reprendre une expression de Jacques Chirac, les téléspectateurs ont pu constater en direct le côté « abracadabrantesque » de Kadhafi.

Mais l'épisode le plus croustillant, c'est l'interview que nous avons enregistrée en 1990. Gilles Schneider et moi-

même n'étions pas en direct (en décembre 1988, nous avions pris le risque du direct, le journal était devenu un show Kadhafi ubuesque). Nous avions pris un faisceau satellite de 16 heures à 16 h 30, un après-midi de la semaine, et établi un faux direct. Dieu merci. Nous étions tous deux en studio, Kadhafi était en Libye, revêtu de sa tenue fétiche, gandoura marron et chèche assorti sur la tête. On commence par la formule habituelle : « *Colonel, arrre you ready? You're in the airrr.* [Colonel, êtes-vous prêts ? Vous êtes à l'antenne.] »

Le Colonel était assis, les mains sur la table, le regard au plafond, en train de mouvoir la tête de gauche à droite... « *Colonel, can you hearr us ?* » Il restait là, en train de se balancer sur sa chaise, de regarder le plafond... On se dit : « Mais ce n'est pas possible ! » On s'enquiert auprès de la régie d'éventuels problèmes techniques, mais celle-ci nous informe que ce n'est pas du tout ça, qu'il nous entend. Il faut que je précise un détail important : l'ambassadeur de Libye en France de l'époque était avec nous. Un monsieur d'une grande éducation, qui arborait une très belle gandoura dans des couleurs Arlequin, très classe. Il avait fait ses études à Oxford et avait été en poste à l'ONU. Il était là, un peu décontenancé comme nous, alors que nous ne pouvions que répéter : « *Colonel, can you hear ?* »

Gilles et moi commencions à nous énerver un peu ! Et le Colonel était à l'écran, muet, en train de rêvasser... En fin de compte, on n'a rien obtenu et l'on a fini par perdre le satellite. Personne ne l'a su parce que nous n'étions pas en direct, autrement tous les téléspectateurs auraient assisté à un non-événement, symbolique de la folie de cet homme. On quitte le studio, l'ambassadeur nous aborde :

– Messieurs, je vous dois des excuses.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 106146 (XXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

